

ÉDITORIAL: MADRID ET PARIS...

«L'horreur ne touche plus les consciences. Et bien, les bombes les réveilleront. Et ce sera la justice de l'histoire».

La lucide vision des événements par Camillo BERNERI écrivant ces mots en décembre 1936 au plus fort de la bataille de Madrid, ne fut pas prise en défaut.

Madrid fut écrasée, entraînant avec elle ses héroïques défenseurs. La ruine et la mort se déplacèrent vers de nouvelles villes. Le grand massacre du peuple espagnol fut le prélude à d'autres crimes. D'autres avions, d'autres mercenaires, d'autres chefs, d'autres idéologies après Hitler, après Mussolini, Staline et Blum assurèrent la relève.

De Gaulle vient d'envoyer son policier et son militaire rencontrer leurs homologues de Madrid; alors, la colère plus que l'inquiétude nous assaille. Aussi nous voudrions que la nouvelle génération comprenne qu'il ne s'agit pas pour nous de manifester un attachement sénile à un passé révolu si tragique qu'il soit.

Si juillet 1936 marqua, certes, la fin d'une époque - la barricade romantique -, c'est surtout le commencement d'une longue suite d'échecs pour le socialisme et une longue série de victoires pour la barbarie triomphante.

Lorsqu'à propos d'un film *«suspendu»*, Madame Françoise Giroud écrit dans *«L'Express»* que la guerre d'Espagne, ce fut la gauche trahie par elle même, nous disons, NON!

Madame, ce n'était pas la gauche qui était au combat en Espagne, mais le prolétariat avec ses qualités et ses travers. Quand la gauche, c'est-à-dire les partis, leurs moyens et leurs méthodes intervinrent pour imposer leur ordre et conditionner la révolution, la bataille fut dès lors perdue. Et c'est cela la grande leçon de la guerre d'Espagne.

Revenons à Berneri: *«Pilate est aussi infâme que Judas. Qui est Pilate aujourd'hui? Ce n'est pas seulement l'assemblée des renards genevois, ce ne sont pas seulement les autruches du ministérialisme social-démocrate, Pilate c'est toi, prolétariat européen».*

Que la sécurité de l'Empire gaulliste, menacée (?) par quelques compagnons d'armes *«égarés»* s'achètent au prix des mesures qui menacent les travailleurs espagnols, voilà la juste récompense de la lâcheté.

Comités et meetings ne changeront rien à cela. On ne s'est pas battu sur le Front d'Aragon avec des meetings. Ceux-ci n'ont pas modifié la condition des travailleurs espagnols. La solidarité du peuple français se traduisit par les camps de concentration, les bataillons de travail, la déportation en Allemagne, pendant que Franco, le pantin tragique, emprisonnait, torturait et fusillait à loisir.

Ces menaces sont imprécises, dit-on? Mais existe-t-il en France une seule communauté qui voit sa presse prohibée, le droit de réunion suspendu, à qui une partie du territoire est pratiquement interdite et qui vit sous la menace de provocations policières en réponse à la bombe du *Consulat de France* à Barcelone.

Après l'abandon de l'Espagne, tous, nous disons bien tous, les atouts étaient entre les mains des dirigeants. Aussi, tout près de nous et cela pour éclairer la lanterne des naïfs, l'affaire algérienne et la honte pour le prolétariat français qui s'y rattache ne fut rendue possible qu'à la faveur de ce premier renoncement.

Madrid a mérité son titre de SUBLIME. Prolétaire français, la *Commune de Paris* est bien loin.
